

Les règles de conduite

RÈGLES ET DISCIPLINE PERSONNELLE FONT PARTIE DU BUDO. ARCHAÏSME OU PART ESSENTIELLE ET NON SOLUBLE DANS LA MODERNITÉ DE NOTRE IDÉAL ?

QUAND ON DEMANDE À UN JAPONAIS

ce qui fait la différence entre budo et sport, c'est à peine s'il comprend ce qui nous interroge. Là où nous voyons tant de points communs, à la fois dans la méthode et dans le but visé (après tout, le sport est aussi un moyen de formation de l'individu), que nous ne savons plus toujours où nous en sommes, il voit lui deux pratiques tellement séparées que

la question ne se pose pas. Et si on insiste on obtient souvent ce type de réponse : « *Le sport c'est pour le plaisir, le budo... c'est différent.* » Le sport est « fun » et tant à le devenir de plus en plus. C'est le plaisir dans le jeu, la liberté, l'absence de contraintes dont on cherche aujourd'hui à s'affranchir de plus en plus : fini les terrains, les règles strictes, on aspire au geste pour le geste, dans la rue, sur la plage,

à la montagne, de plus en plus « déréglé ». D'ailleurs, l'étymologie même du mot (« desport », en ancien français veut dire « se distraire ») suggère cette tendance. Le budo est issu d'une culture dans laquelle le code de comportement, l'étiquette, la discipline personnelle et collective sont très fortes. À la fin du XIX^e siècle, des hommes ont considéré que les gestes guerriers hérités du passé,

mais aussi cette culture pouvaient permettre aux hommes des temps nouveaux de se former mentalement et physiquement. Le budo est sans aucun doute un espace de plaisir et de jeu (au moins en Occident), mais c'est avant tout un idéal dans lequel les règles de conduite sont essentielles.

L'idée, la réalisation de l'idée
Pour tirer un trait droit et net, la main seule n'y

suffit pas. Il lui faut la règle en soutien pour affermir et maintenir le geste sur toute sa durée. Voilà pourquoi cet instrument de charpentier, de maçon, d'architecte a toujours été un symbole puissant. La règle, c'est la rectitude de l'homme soutenu par sa discipline, mais c'est aussi un symbole de construction, de mesure juste et parfaite. C'est pourquoi sans doute, au moyen-âge en Occident, les ordres religieux édifiés par Saint-Benoît, Saint-Augustin, Sainte-Thérèse d'Avila, et *cætera*, étaient organisés autour d'une « Règle », c'est-à-dire d'un ensemble de consignes, et d'habitudes strictes qui tenaient autant de l'organisation des tâches que de la mise en place d'exercices quotidiens visant à transformer spirituellement ceux qui s'y livraient. La Règle exprime l'idée, et permet la réalisation de l'idée. Comme le tuteur, qui permet à la plante de pousser plus droit et plus haute, la contrainte du cadre soutient l'effort individuel dans son cheminement. Même des personnalités difficiles, des être hors du commun peuvent s'appuyer dessus et se construire. Une discipline stricte fondée autour d'un code de comportement et d'habitudes, mais aussi d'exercices réguliers (un adjectif qui exprime la capacité de la règle à créer du quotidien), fixe des habitudes positives

LE SALUT DÉCISIF

La réputation de maître de sabre du vieux Kanamaru était encore forte dans la province, mais l'idée générale à son sujet était qu'il était trop exigeant. Les règles de son école étaient strictes, fondées sur l'obligation de l'effort et du contrôle de soi permanent. Entraînements matinaux et arides, répétitions des heures durant, contraintes de silence et de tenue, engagement absolu... L'arrivée d'un maître plus jeune et plus ouvert n'avait en rien pondéré son intransigence tranquille, de sorte qu'il se trouvait désormais, sans en paraître affecté, dans une quasi-retraite : ses élèves les plus récents ayant été tentés par l'aura du nouveau venu, il ne lui restait plus qu'un disciple, un homme dans la force de l'âge, Kenji Onisaburo. Dans l'école de Maeda, jeune sabreur expert, le travail était rude, mais l'esprit beaucoup plus relâché. S'ils se distinguaient régulièrement dans les tournois régionaux, le groupe agissait à sa guise, soudé et bruyant, à l'origine de troubles sans grande gravité, mais constants, que la population supportait avec philosophie. Après tout, ils étaient samourais... Un soir d'été, vint la nouvelle, par la voix d'un adolescent ensanglanté et pantelant d'avoir tant couru et tant craint pour sa vie : les « wako », les pirates – trois navires remplis par des dizaines de guerriers – avaient pris pied sur le littoral, remontaient rapidement dans les terres en pillant et en tuant. En quelques minutes, ils furent là. Des hommes partout, armés jusqu'aux dents. La panique à son comble, les premières lueurs d'incendie, les hurlements. Les élèves de Maeda s'élançèrent dans la rue centrale, pour en découdre en désordre, pris de fièvre et d'excitation. Ils furent engloutis dans la mêlée largement supérieure en nombre, et Maeda lui-même, après avoir tué deux hommes, fut décapité d'un coup de cimeterre malais. Kenji Onisaburo et son maître Kanamaru remontaient la rue, sabre au fourreau. Droits et fermes, impeccables, ils ne précipitaient pas le pas, ne se cachaient pas. Dans leur sillage, des femmes et des enfants se calmaient et emboîtaient le pas, comme apaisés par leur exemple. Autour d'eux, la frénésie. Les pirates couraient derrière ceux qui couraient, dans la pénombre naissante, tranchants des vies. Beaucoup croisaient leur chemin, mais se détournaient d'eux, comme repoussés par leur calme, attirés par des victimes plus évidentes. À la lisière des maisons, les enfants et les femmes se glissèrent dans l'ombre. Des pirates dirigés par un chef s'avancèrent vers eux, menaçants. Face aux deux hommes tranquilles, ils eurent un temps d'hésitation. À cet instant, le vieux Kanamaru effectua un salut sobre et profond, sans l'ombre d'une peur dans son geste. Les pirates hésitèrent encore, comme paralysés par une telle attitude, flottants. Un signal fut donné, il était temps de rentrer aux navires. Le groupe tourna les talons et disparut dans la nuit.

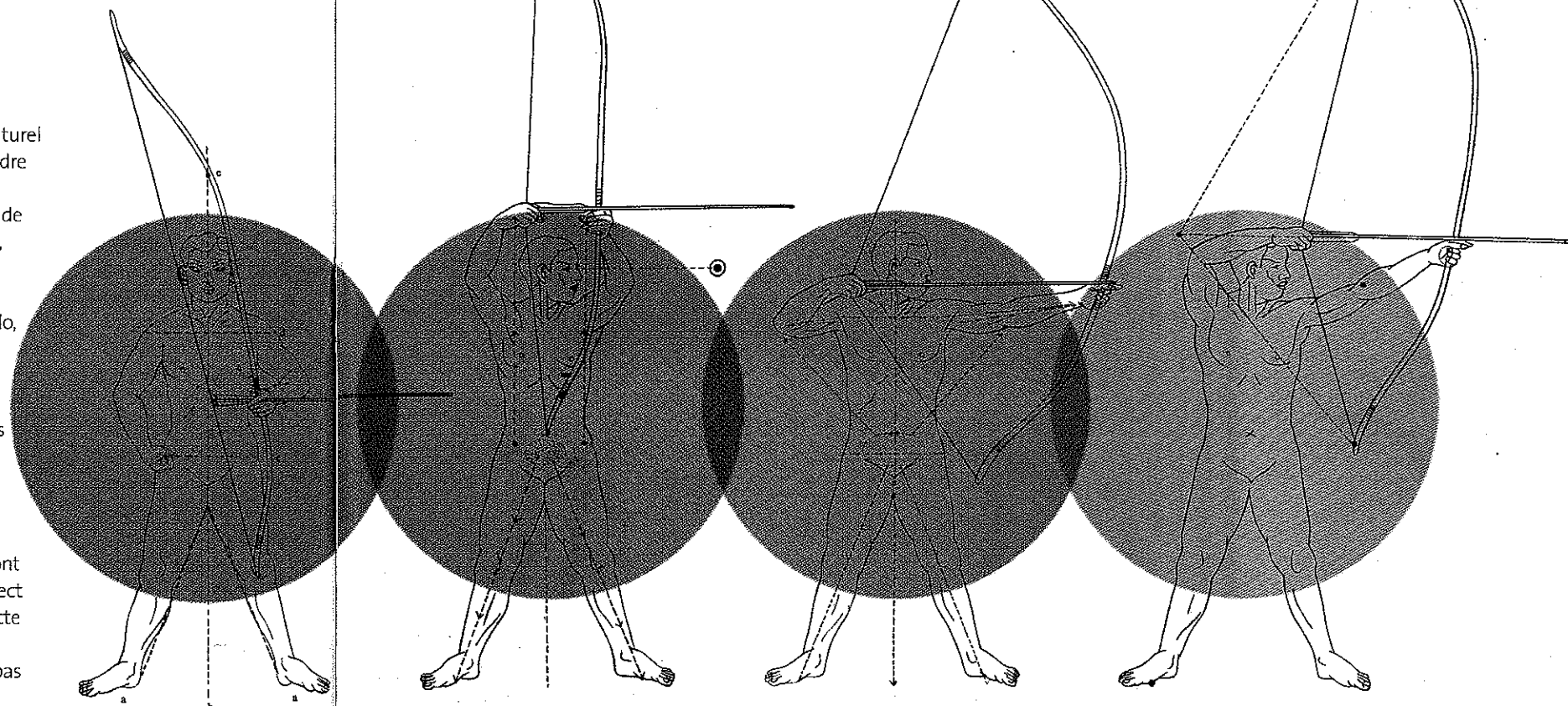


DOJO

dans un cadre positif, et ce faisant, parvient à influencer l'homme jusqu'à une véritable transformation. C'est la base du projet du budo. Le cadre positif? Celui du dojo, des relations qui s'y tissent dans la logique de la pratique, les préceptes affichés, l'unité des tenues... tout un univers simple, mais chargé d'une forte puissance symbolique, qui nous modifie sans que nous

certaine vision de l'homme: solide, maître de lui-même, guerrier pacifique, pacifié...
La règle de l'art
Dans nos dojos municipaux, dans nos salles de sport, dans nos compétitions de week-end, nous perdons souvent de vue le caractère spécifique du budo, et en particulier cet appel traditionnel à une forme d'exigence quotidienne. Le karaté-do,

de notre héritage culturel nippon. Sans se prendre pour des samourais, l'idéal de maîtrise et de tenue de la tradition, transformé par l'aspiration moderne des créateurs du Budo, a suffisamment de valeur pour qu'on s'y attache et qu'on s'en souvienne. Après tout, c'est encore aujourd'hui notre marque de fabrique: les arts martiaux japonais, les budo, sont considérés avec respect par le public pour cette dimension. Cette attitude, on ne doit pas la jouer comme une mauvaise comédie,



« L'art est toujours le résultat d'une contrainte. Croire qu'il s'élève d'autant plus haut qu'il est plus libre, c'est croire que ce qui retient le cerf-volant de monter, c'est sa corde. » **André Gide**

en ayons réellement conscience. Ainsi la hiérarchie qui s'y édifie et celle à la fois de l'expérience et de la compétence, tandis que les tenues suggèrent l'universalité, l'égalité, la modestie individuelle, la force du travail collectif... Le budo exprime déjà son idée de lui-même – une méthode universelle de formation individuelle et collective – par cet espace positif qui s'ouvre aux pratiquants. Les habitudes positives? Le travail sur la technique, les affrontements contrôlés, la tradition des saluts... Là encore, de la simplicité, voire de la rusticité, qui exprime et permet d'épanouir les hommes dans une

au-delà de tout, est une discipline de vie. Sa Règle? Venir au dojo régulièrement, s'entraîner avec énergie et volonté, respecter sincèrement les codes (modestes) de sa culture. Chaque dojo peut avoir aussi ses habitudes particulières, ses traditions. Elles sont précieuses, elles donnent une couleur, une typicité comme on dit pour les terroirs – mais les grandes lignes sont assez clairement tracées. Il ne s'agit que de prendre au sérieux notre discipline et son idéal. Le budo est aussi, sans doute, le respect d'une attitude au quotidien. À la fois parce que le contrôle de soi et de ses gestes fait partie de notre formation martiale, et parce qu'elle fait partie

de notre héritage culturel nippon. Sans se prendre pour des samourais, l'idéal de maîtrise et de tenue de la tradition, transformé par l'aspiration moderne des créateurs du Budo, a suffisamment de valeur pour qu'on s'y attache et qu'on s'en souvienne. Après tout, c'est encore aujourd'hui notre marque de fabrique: les arts martiaux japonais, les budo, sont considérés avec respect par le public pour cette dimension. Cette attitude, on ne doit pas la jouer comme une mauvaise comédie, ce qui serait pervers et dangereux, on doit la travailler au dojo et, au moins, en respecter l'idée. Ensuite, cette idée nous accompagne à l'extérieur et influence notre comportement dans le sens de la maîtrise et de la dignité. Enfin, la règle la plus importante à respecter est sans doute *la règle de l'art*. Le karaté-do a un patrimoine d'une richesse infinie sur le plan des techniques et des principes fondamentaux. C'est sans doute là, dans cette étude-là, que réside le plus puissant des leviers pour le changement. Comme un alchimiste du passé, il faut travailler scrupuleusement sur la matière de notre étude – le mouvement, les forces, les distances, les déplacements, mais aussi dans le cadre des contours que la discipline s'est fixée comme une

contrainte créatrice... – pour changer le plomb de notre incapacité de départ en or d'une véritable expertise. C'est en cherchant à maîtriser cet ensemble complexe de phénomènes que nous avons une chance de nous transformer nous-mêmes. Que notre plomb intérieur devienne, progressivement, or. C'est à ce niveau qu'une pratique trop exclusive, trop centrée sur le projet sportif et sur quelques stratégies d'efficacité, risque non seulement de nous conduire au désintérêt et à l'abandon précoce de la discipline, mais aussi de nous priver des bienfaits que notre recherche sincère des principes justes et la richesse d'une pratique plus généraliste pouvaient nous procurer. Si la traduction habituelle « art martial » est un néologisme douteux (un « faux ami »

de l'anglais « art » qui n'a pas forcément la même connotation qu'en français et se traduirait mieux ici par « méthode »), il n'en est pas moins vrai que la réussite de cette terminologie en français exprime le sentiment que, au-delà de son utilité, il y a une dimension profonde, complexe et enrichissante de cette pratique. Comme un artiste a son « média » (écriture, peinture, musique...), le pratiquant a la responsabilité d'approfondir son « art », d'en comprendre les principes sous-jacents, les règles cachées. Être budoka, c'est faire de cette recherche un moyen pour devenir meilleur.

Les règles aujourd'hui

Dire que le budo construit son projet sur une vision où la discipline librement

consentie, le travail, la sobriété de l'attitude et le contrôle de soi sont essentiels... en fait une voie, il faut en avoir conscience, pour le moins à contre-courant du temps! Aujourd'hui, on ne diffère pas son plaisir et on accepte mal ni la patience, ni l'encadrement. Et il y a quelque chose d'un peu suranné à évoquer la nécessité de se former à travers une pratique et des codes, quand on évoque plutôt désormais le besoin de s'exprimer, d'être soi-même, de profiter de l'instant. Sans doute, mais doit-on en avoir honte? En restant tel qu'il est, le budo offre une opportunité de trouver ce que l'on trouve de moins en moins ailleurs: comprendre et maîtriser des modes de fonctionnement précieux dans la vie de tous les jours où il est toujours nécessaire de

faire des efforts réguliers et constant pour progresser vers un but, d'apprendre à vivre avec les autres et à garder le contrôle de soi, de se maintenir dans le cadre d'un comportement juste et fondé sur une morale. Faut-il que le budo devienne plus « fun », plus « dérégulé »? Il n'y a heureusement pas incompatibilité de fond entre le plaisir de l'instant et une ambition plus large. Pourquoi pas dans le détail de telle ou telle modalité pratique, de telle ou telle expression? Mais il y aurait beaucoup à perdre à toucher à l'essentiel – c'est-à-dire au passage des pratiquants à travers la flamme et le forgeage d'une pratique martiale complexe et d'une culture avec ses modes de comportement, son étiquette, sa symbolique. Que les premiers convaincus en soient les budokas eux-mêmes. ■

DOJO-KUN, DES RÈGLES ET DES PRINCIPES

Dans les dojos japonais des origines, les pratiquants vivaient souvent à demeure, devenant, selon une règle précise, les « uchi-deshi », les disciples « à l'intérieur », avec des devoirs et des avantages très codifiés. Aujourd'hui encore, cette pratique est forte au Japon, et il existe toujours des dojos avec pensionnaires à demeure, pris en charge par le maître. Dans les dojos du passé, les règles implicites et explicites étaient nombreuses, la rigueur importante. Promesse jurée, signée par le sang jusqu'au XX^e siècle, l'entrée dans une École martiale n'avait rien à voir avec notre inscription à l'année au gymnase municipal! Avec un sens très traditionnel de l'hermétisme – cacher le sens pour qu'il ne puisse pas être pénétré par le premier venu et que sa quête soit créatrice – les dojos, les écoles, se transmettaient un certain nombre de règles, de principes, de conseils (kaisoku) dont les principaux étaient conservés et édictés dans les « dojo-kun », censés contenir l'essence d'une pratique juste. Gichin Funakoshi, le créateur du karaté-do shotokan avait répertorié vingt sentences...